

**SUPRAMARE
ART**

**EMERGENCES
EMERGENCES
EMERGENCES
EMERGENCES
EMERGENCES
EMERGENCES**

**THEATRE DES CALANQUES
GROUP SHOW - 30 JUIN AU 13 JUILLET**

EMERGENCES

Ça vient de loin, de longtemps, et, un jour, en un lieu, voilà que ça arrive, affleure. Émerge. À la surface des eaux, de l'histoire, ou de la conscience. À sa propre surface, dit le poète René Char. L'émergence est par définition inouïe, jamais vue, mais non de nulle part. Des divers modes d'apparition, l'émergence est celui qui tient le plus à un contexte, qui la porte, dont elle s'origine et s'émancipe, d'un seul mouvement. C'est une nouveauté radicale au sens où elle tient au plus profond, à la racine, et la dépasse. Invente autre chose, à soi propre. L'émergent ne se retourne pas, mais son élan transforme le passé en avenir, au présent. Il a affaire avec le temps géologique, cosmique. L'émergence est une source qui, telle l'incessante éclosion des vagues sur le sable décrite par Albert Camus, ne tarit pas.

Émergence : condition première du créateur, qu'il soit d'une scène ou l'autre, de Marseille ou de Paris. Artiste émergent, autre manière de dire talent en pleine éclosion. C'est comme ça que commence toute aventure d'art. Mais il est des endroits, des moments, où cela s'accélère, s'intensifie, s'assemble jusqu'à tisser une trame si dense qu'elle remodèle le visage du monde, en un lieu. L'écheveau devient matrice. Marseille aujourd'hui est de ces lieux. L'horizon s'ouvre. L'histoire prend un tour qu'on dirait ascendant. L'énergie des émergents est contagieuse. Chacun inaugurant son chemin singulier entraîne d'autres à partir en quête du leur. Les voies se rencontrent, s'allient, tracent ensemble une cartographie qui danse. L'émergence appelle l'émergence et ce qui émerge est pluriel, organiquement. Émergences.

Les sept artistes réunis par SUPRAMARE, galerie elle-même émergente, participent de ce moment. Venus d'horizons divers, unis par la force d'attraction de Marseille, où vivent et œuvrent quatre d'entre eux, ils inventent ensemble une façon, parmi d'infinies, de composer le portrait d'une scène intensément vive, et vivifiante. Au Théâtre des Calanques, juste là où ville, colline et mer se rejoignent et émergent l'une des autres, Pauline d'Andigné, Alexandre Bavard, Deniz Bedir, Delphine Dénéreaz, Cécile Guettier, Arthur Hoffmann et Théo Ouaki, chacun à sa façon, habitent le monde actuel et travaillent avec notre temps.

Ancrés dans le présent, doués d'une conscience alerte de leur situation de contemporains, tous sept nourrissent leurs pratiques de réminiscences, telles autant de préfigurations. La mémoire, processus de transformation comme de transmission, ayant partie liée avec l'oubli et l'imagination, est à l'œuvre dans des travaux où ce qui émerge est, en premier lieu, trace. Trace de gestes décisifs, certains inscrits dans des protocoles déjouant l'arbitraire de l'inspiration – telle la projection de peinture au pistolet de carrossier, dont naissent les tableaux-écrans d'Arthur Hoffmann ; ou le patient métier du tissage, actualisé par Delphine Dénéreaz. Sillage aussi de souvenirs mêlés – ainsi des tableaux-stèles de Deniz Bedir, où l'abstrait des coulures colorées porte l'écho de lieux familiers, d'une rive l'autre de la Méditerranée ; ou des céramiques plastiques de Théo Ouaki, pétries de références antiques et pop remixées. Empreinte, enfin, de paysages et objets relevés en archéologues du présent – linéaments empruntés à la végétation marseillaise et renflements de vases piqués à des objets détournés par Alexandre Bavard ; ou reliquats de soirées mutant, avec Pauline d'Andigné, en monstres carnavalesques.

C'est qu'il n'y a, pour ceux dont l'émergence est le souffle, pas de frontière qui n'appelle à être traversée. Naviguant entre temps contemporain et mythique, à l'instar des chimères de Cécile Guettier, les émergents inventent, au sens de découvrir. Habiter le monde signifie pour eux le dilater, à la mesure de l'émotion. Leur générosité enchante l'existence, avec lucidité. Pour le spectateur, leurs travaux sont une promesse en elle-même tenue : celle que l'univers s'ouvre, à qui relève le défi de l'explorer.

MARIE-COLOMBE DE MAZIÈRES

COMMISSAIRE INVITEE : WISSAM HARIZI

CO-COMMISSARIAT : MARIE-COLOMBE DE MAZIÈRES

SCENOGRAPHIE : OSCAR HEINKE

DIRECTION DE GALERIE : HUGO ROCHE POGGI



PAULINE D'ANDIGNE

Pauline d'Andigné, née en 1996, est diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2021, avec les félicitations du jury, après une année en design industriel à l'École Cantonale d'Art de Lausanne. Au sein de l'atelier Figarella, elle développe un art sous le signe de l'ambivalence, à l'instar des images publicitaires : l'attirant et le repoussant, l'identifiable et l'informe, l'érotique et l'écoeûrant s'y mêlent en un dialogue sous tension. « Je tente de jouer avec la formulation visuelle d'une ambiguïté latente, d'un trouble, caractéristiques du désir, pour attiser celui-ci », dit-elle. Dans la publicité et plus largement le numérique, les images s'accumulent, se heurtent, se fondent dans un magma visuel en expansion infinie, saturé de références contradictoires. Sans jugement, Pauline d'Andigné fait sienne leur équivoque, comme une méthode de création, une manière de brouiller systématiquement la frontière entre le réel et le fantasmagorique, objet de désir et objet de dégoût. Ses Leftovers en livrent une incarnation parmi de multiples : d'objets de rebut les moins valorisés, telles des barquettes de kebab vides ou des clopes éculées, pathétiques témoins de soirées en bout de course, la plasticienne fait les acteurs d'images basculées dans le rêve, ou le cauchemar. Même le bucolique ne sort pas indemne de sa machine à métamorphoses : ses Flowers aux marbrures douteuses ont l'avachissement de corps épuisés. Lauréate en 2020 du Prix du CROUS Jeune Création, son travail est exposé en 2022 à 100% l'Expo à La Villette, à la Galerie Romero Paprocki à Paris, à la galerie Jeune Création à Romainville, ou encore à la Galerie Zotto, à Bruxelles.



Pauline d'Andigné, Big Flower 1 & 2, vue d'exposition, 2021



ALEXANDRE BAVARD

Alexandre Bavard, né en 1987, a été formé à l'École Boulle et aux Beaux-Arts de Lyon. Depuis ce parcours double, alliant arts décoratifs et visuels, il ne cesse d'entretenir les disciplines. La peinture, abordée à partir de la culture du graffiti, est pour lui performative, et la performance, graphique. En créant le Bulky, système de notation du mouvement généré par le tag, tel un alphabet chorégraphique, le plasticien s'est forgé une clef de passage de la rue à l'institution, du corps au dessin, et réciproquement. Les terrains vagues et friches l'inspirent. Les traces qui y font strates sont pour lui autant de vestiges à réanimer, tel un archéologue du présent. D'anciens oripeaux et ustensiles deviennent sculptures, personnages fantastiques. Les visages avancent masqués, les vêtements s'érigent solidifiés. Pétrifiant êtres et choses, la ruine les concrétise, intensifie leur présence, sur le mode d'une inquiétante familiarité. À l'image de lieux en mutation, les pièces et installations d'Alexandre Bavard mettent en scène un monde tendu entre mouvement incessant et fixité irréversible, comme dans les projets Garikula, Forth Smith ou Think less, stupid more. Entre antiquité et science-fiction, son monde se joue de la linéarité du temps. L'artiste préfère la capillarité, les réseaux, les entrelacs, tels ceux des herbes folles qui, s'enliant aux murs à l'abandon, dessinent, mêlées aux traces des graffeurs. Son travail a été exposé au Palais de Tokyo, à l'Institut du Monde Arabe, aux Franciscaines à Deauville, au Magasin à Grenoble, ou en galerie chez Suzanne Tarasiève, Guido Romero Pierini, à l'Avantgarden Gallery à Milan, la Grund Galerie à Berlin, la Studio Gallery à Shanghai...



Alexandre Bavard, *Sans titre*, plâtre, ciment, résine, 2022



Alexandre Bavard, *Pantin*, encre de chine sur toile de coton, 2022

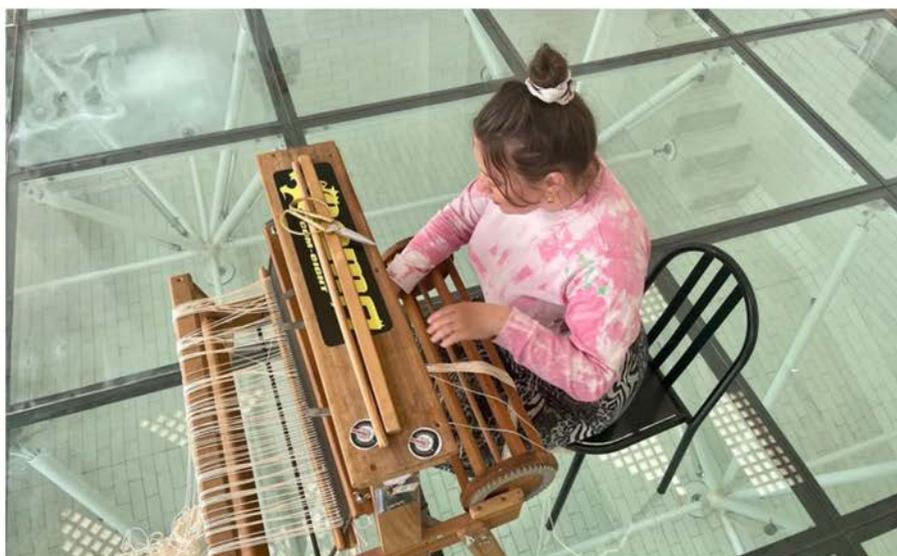


DENIZ BEDIR

Deniz Bedir est un peintre franco-turc né à Marseille en 1997, diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Art de Paris-Cergy (ENSAPC) en 2022. Il développe un processus pictural à la frontière de la sculpture, inspiré tant de l'Ebru, peinture traditionnelle d'Anatolie, que de la peinture provençale de paysage. Sa pratique suit un protocole en trois temps. Équipé d'un platoir et d'enduit mélangé à frais à des pigments, le peintre applique d'épaisses volutes sur des panneaux de bois au sol. Le geste est spontané, physique, impliquant une circumambulation à la manière des derviches tourneurs. Dans un second temps, à la matière d'agir. L'enduit met plusieurs jours à se figer. La masse se concrétise, s'étoile de bulles d'air. Puis, le peintre opère une relecture, endosse le rôle de sculpteur, ponçant la surface. À l'aléa de la répartition des pigments, répond un jeu sur les effets de matière. Tels de hautes stèles, ces tableaux sculptés sont œuvres de mémoire. À rebours d'une pratique sur le motif, ils convoquent le paysage par réélaboration, rêverie lucide. Si l'artiste répète un protocole, c'est pour mieux permettre aux possibles de se déplier. Les aléas du matériau sont ses alliés. Par eux, chaque tableau résiste à l'identité. Avec l'enduit, utilisé sur les chantiers, Deniz Bedir met aussi en lumière ceux qui le manient, maçons et ouvriers du bâtiment, corps de métier composant la principale activité de la diaspora turque en France. En principe, la qualité de leur travail se mesure à l'invisibilité du geste. L'artiste, au contraire, donne à voir formation et déformations, travail et accidents de la matière. Comme si le peintre, abandonnant son autorité aux imprévus de la matière, ne s'effaçait pas seulement devant le hasard, mais aussi pour faire place à leur travail invisible.



Deniz Bedir, Peinture du 19 juillet 2021 (chez Dédé), enduit et pigments sur bois, 2021



DELPHINE DENEREAZ

Delphine Dénéréaz, née en 1989 dans le Sud-Est de la France, vit et travaille à Marseille. Diplômée d'un master en design textile en 2013 à La Cambre, à Bruxelles, elle réinvestit une technique de tissage du Moyen-ge, le tapis de lirette, pour transformer en tapisseries des tissus domestiques destinés au rebut : draps, nappes, rideaux, récupérés et revalorisés. « Je donne de la valeur à ce qui apparemment n'en a pas, matériaux pauvres destinés à la poubelle, textiles du quotidien le plus trivial mais qui portent en eux la charge de nos émotions les plus intimes », dit-elle. Repérée et soutenue par le MAD Bruxelles, elle présente en 2018 sa première exposition personnelle *Endless Summer* au Mucem de Marseille. Elle a participé à des expositions collectives telles *De Turin à Marseille/ à l'Atelier Vé, Marseille (2019)*, *From Anywhere to Marseille/ to Anywhere au Docks Dora, Turin (2019)*, *Été indien(s) à la Marchande des 4 saisons, Arles (2018)* ou *J'avais pris l'habitude de me lever avant l'aube, à La Vallée, Bruxelles (2017)*. En 2021, elle est l'artiste associée du festival *Marsatac*, dont elle signe la communication avec le photographe Robin Plus. Elle expose avec ce dernier dans *Tira Lenso*, sous le commissariat de Anna Labouze et Keimis Henni en août 2021. La même année, elle effectue des résidences à *Coco Velten, à Marseille*, et à la *Collection Lambert, à Avignon*. En 2022, elle est artiste invitée de la *Villa Noailles*, qui lui consacre deux expositions personnelles à l'*Ancien Évêché de Toulon* et à *Hyères*. Elle collabore avec *Thank you for coming* et expose actuellement au *Consulat, à Paris*, sous le commissariat d'Anne Bourassé. Elle sera mise à l'honneur à la galerie *Slika* en septembre pour la *Biennale d'art contemporain de Lyon*.



Delphine Dénéreaz, Hors-les-murs, tapisserie de lirette, 2021

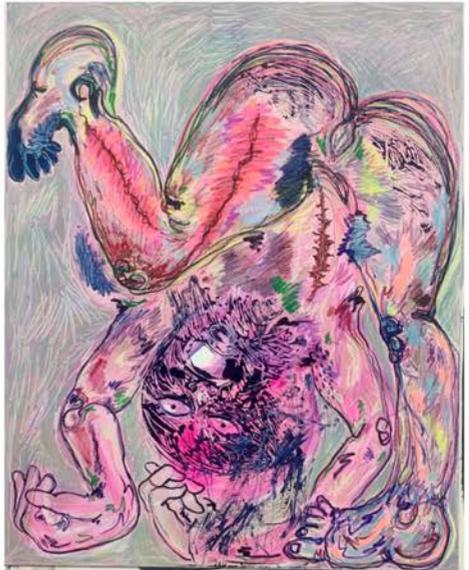


CECILE GUETTIER

Cécile Guettier, née en 1992, vit et travaille entre Paris et Fontenay-sous-bois. Diplômée de L'École des Beaux-Arts de Nantes Métropole en 2018, elle est en 2021 finaliste de la Bourse Révélation Émerige et lauréate du Prix Villa Noailles, à Hyères. Elle y figure actuellement au sein de l'exposition Objets modernes, jusqu'au 30 octobre. Cet été, elle y effectuera une résidence, accompagnée d'une autre à la Poterie Ravel à Aubagne, dont le fruit sera visible dans l'Ancien Évêché de Toulon fin 2022. Exposée par la galerie Backslash à Paris en février, elle sera également à l'honneur lors d'Artorama à Marseille, en août. Sa peinture, onirique et expressionniste, violemment mythique et ardemment incarnée, se reconnaît au premier regard. Sous ses pinceaux chargés d'acrylique ou d'encre grasse, ses bâtons de pastel gras et de craie sèche, s'anime un peuple de chimères, coincées entre les quatre bords de cadres pour elles toujours trop étroits, ou courant à corps perdu à travers l'étendue des murs d'une pièce. Ses titres, aux sonorités d'aveux ou d'augures, tels J'ai traîné tous les oui dans la boue, Ni fuite ni refuge, Chaque instant te dévore un morceau de délice, donnent le ton d'un univers où le mythe, le rêve, prennent vie et corps au présent. Toujours sexuées, ses figures laissent planer le doute sur leur humanité : faces de masques ou de rapaces, s'étreignant comme elles se dévorent, couturées de cicatrices ou de béances à vif, elles ont la grâce barbare des monstres antiques et la cruauté généreuse des rêves éveillés. Lorsqu'elles se déploient in situ, c'est au cœur de leur vivant poème qu'on est, sans filtre ni filet, plongé.



Cécile Guettier, Ni fuite ni refuge, technique mixte, 2022



Cécile Guettier, J'ai trainé tous les oui dans la boue, technique mixte, 2022



ARTHUR HOFFMANN

Arthur Hoffmann, né en 1991, est l'un des représentants les plus prometteurs d'une nouvelle peinture abstraite européenne. Il développe sa pratique au sein de la mouvance underground parisienne, avant d'intégrer les Ateliers de Sèvres. Son travail prend un virage décisif à la faveur d'une demi-décennie passée à Berlin, au cœur de la scène artistique expérimentale. Diplômé de la BTK Kunsthochschule en 2017, il développe un dialogue entre peinture, digital art et photographie. De retour à Paris, il rencontre un outil industriel : le pistolet de carrossier. Composant ses couleurs à partir d'une palette informatique, l'artiste réalise, sur des toiles posées à plat dans un espace clos au sein de l'atelier, des « tableaux-écrans » : les screen paintings, littéralement peintures cri/écran, en anglais scream et screen. À la limite entre matériel et virtuel, ces objets confondants pour l'œil forment un pont entre arts numérique et analogique, écran de veille d'ordinateur et sfumato léonardien. En prise directe sur le temps contemporain et d'un onirisme abstrait comme arraché au temps, cette série suscite un vif engouement critique et public. Le travail d'Arthur Hoffmann est notamment mis à l'honneur par la Galerie Bertrand Grimont lors de la FIAC hors-les-murs 2021, et par la Maison Galerie Laurence Pustetto au printemps 2022. Tempérament explorateur et exigeant, l'artiste ne cesse de développer de nouveaux axes de recherches, fondés sur l'union de la technique et de la vision. « Je suis peintre, en premier lieu, dit-il. J'essaie d'actualiser la peinture. »



Arthur Hoffmann, *Sans titre*, acrylique projetée au pistolet de carrossier sur toile, 2022



THEO OUAKI

Théo Ouaki est peintre et céramiste. Né en 1989, diplômé des Beaux-Arts de Marseille en 2014, il est résident à Buropolis depuis 2021. Dessinateur né, il forme son regard auprès des œuvres d'arts premiers collectionnées par son grand-père, avant de découvrir la subculture américaine par les comics et le graffiti. Aussi aborde-t-il la peinture dans la rue, aérosol en main, avant de se former au travail d'atelier. Au fil des pérégrinations, en particulier une résidence au Bénin en 2012 et la participation au collectif Nebulae à Montréal, Théo Ouaki forge sa personnalité artistique composite. Touche-à-tout, de la peinture à la sculpture en passant par la sérigraphie et l'installation, il se déplace d'autant plus aisément d'une technique l'autre qu'il ne se départ jamais de ses forces vives : sens passionné de la couleur et du trait, rapport instinctif du geste et de la matière. Ouaki multiplie les manières d'entretisser l'art et la vie : soirées performances faisant des expositions autant de fêtes, avec Nebulae, participation au projet collectif et évolutif Le Mur du fond à Marseille, exposition de ses peintures au sein d'une galerie dédiée aux arts premiers (galerie Bernard Dulon, Paris), série infinie de dessins immortalisant les stories réseaux d'un jour (True story, plus de 400 dessins au compteur)... Une cohérence opiniâtre mise au service d'un élan créateur tendance enragée, en témoignent ses mots d'ordre « dynamiter la couleur » et « faire péter la peinture », ou le titre de la rétrospective que lui a consacrée en juin 2022 le Hangar de la Belle de Mai : « Les nerfs à vif ». En janvier 2023, il effectuera une résidence à Ceramica Suro, au Mexique, haut lieu de la céramique.



Théo Ouaki, Tête de Maure (Gucci Maure), céramique émaillée, 2022



Théo Ouaki, Portrait d'un ciel, céramique émaillée, 2021



Théo Ouaki, Pollara, céramique émaillée, 2022

PARTENAIRES

THÉÂTRE DES CALANQUES

ASSOCIATION POUR QUE MARSEILLE VIVE

VILLE DE MARSEILLE

RÉGION SUD

PRÉFECTURE DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

BUREAU DES CONGRÈS AIX-MARSEILLE PROVENCE

OFFICE DE TOURISME ET DES CONGRÈS DE MARSEILLE

RÉSEAU TRAVERSES

LA PROVENCE

REMERCIEMENTS

SERGE NOYELLE, MARION COUTRIS
ET LES ÉQUIPES DU THÉÂTRE DES CALANQUES

BABIKIAN JEANNE

CALVET GABRIEL

FORCIOLI COLIN

LAMOUREUX MIRABELLE

SCHWEGER-COLOMBANI LOU

VALERY TANGUY

VALERY THEOTIME

VELAY LOUAN

SUPRAMARE ART

INSTAGRAM : @supramare.art

SITE WEB : www.supramare.art

MAIL : contact@supramare.art

TEL : +33 4 88 92 83 22

**SUPRAMARE
ART**

PAULINE D'ANDIGNE
ALEXANDRE BAVARD
DENIZ BEDIR
DELPHINE DENEREAZ
CECILE GUETTIER
ARTHUR HOFFMANN
THEO OUAKI